

Samedi  
26

Passage  
à  
niveau

I  
Me voici tout de même parti pour Angkor et déjà désarmé devant ce papier où je voudrais fixer au passage toutes mes impressions. Je ne sais plus qu'écrire. Je pose devant moi. Mais tout de même quel soulagement, après quatre mois de ~~honte~~ rire et de tension, que cette seule présence enfin de moi-même et du monde — je ne me comprenais plus, je ne savais qui j'étais, tout me devenait facile et dégoûtant.

Faible esprit qui ne sait se reposer, qui ne sait dire non aux êtres qui l'entourent si peu fidèle envers soi-même qu'il préfère renoncer à ses plaisirs, que garder le silence au milieu des autres. Et je ne sais si c'est d'avoir du silence une idée trop haute, ou pas plutôt, malgré un profond amour du silence, et du recueillement, une incapacité à se recueillir au prix de déplaire.

Ai-je donc si peu changé que sous cette forme encore je me sente obligé de plaire? Et seuls autour de moi les paysages ont ils changé?

Les gens sont assis ~~deux~~ deux par deux sur le pont, il ne leur suffit <sup>pas</sup> de voir ces rives enchantées, il leur faut encore le bavardage de ceux de leur espèce. Ma haine du monde je la retrouve entière et vivace, exclusive, et c'est par elle que je me reconnais. Déjà j'ai prié le capitaine de me donner à table une place isolée. Comment donc puis-je à ce point me renier, que je passe pour le plus <sup>aimable</sup> des convives et que je le sois en effet? Nature profondément double, alliance de deux <sup>êtres</sup> qui se contredisent, je suis venu ici moins pour découvrir des ruines que pour délivrer ce muet prisonnier au fond de moi-même, dont l'exigence m'étranglait. Je suis venu rétablir ~~un~~ l'équilibre dont la

rupture en faveur de l'amour de l'autre me porte  
 seuil de la folie. Je retrouve ici ces îles de ver-  
 dure et de ~~florissantes~~ fleurs flottantes, dont la  
 découverte sur la route de Pnom-Penh ~~m'~~ m'avait tant  
 surpris, îles de fleurs que je retrouve ailleurs par  
 milliers. Attachées en plein milieu du fleuve, elles  
 glissent défaites et entraînées d'un mouvement unifor-  
 me ~~lent~~. La rive que nous suivons au sortir de Mytho  
 est pareille au rêve que je portais en moi de la  
 forêt et du fleuve. Déjà elle est à la fois moins nette  
 et moins dense. Densité des forêts, c'est dans vos pro-  
 fondeurs que je trouve le signe le plus sensible du  
 mystère de ce pays. L'autre nuit déjà, quand seul sur  
 la route avec Allegrini, partis ensemble pour chasser le  
 cerf et le tigre, je n'entendis plus en tout moi que  
 l'éloquence végétale, là déjà, j'en avais vu que jusqu'alors  
 je n'avais point connu la forêt et que je la décou-  
 rais enfin.

Forêt, mot que l'Europe ignore et dont il me  
 fallait chercher ici le retentissement formidable ! Je me  
 rappellerai longtemps la surprise de la nuit l'autre  
 soir sur la route, quand Allegrini me dit qu'il fal-  
 lait préparer les fusils, qu'à partir de ce moment nous  
 pouvions rencontrer des tigres et des panthères,  
 et notre installation dans une paillote du bord de  
 la route au milieu de nha quès qui nous promettaient  
 une charrette et qu'ensuite nous dûmes menacer de nos  
 balles pour les y mener ; et des yeux qui me fixaient  
 immobiles dans la broussaille du talus ou du cri déchirant  
 qui sur le chemin du retour et comme nous nous  
 étions arrêtés pour poursuivre des lucurs qui avaient  
 fui tout à coup, s'éleva comme une voix humaine à tra-

*Il y avait des lucurs qui avaient fui tout à coup, s'éleva comme une voix humaine à tra-*

vers le silence plaqué sur ce monde invisible et féroce.

Ce n'est pas la beauté que je trouve ici, mais l'objet d'un sentiment très voisin que les surréalistes confondent avec ~~un~~ lui, le mystère. Mystère des yeux qui ne nous parlent pas, d'une nature dont l'exubérance nous enivre, il n'y a ~~rien~~ plus pour nous entre ces choses et celles auxquelles notre esprit était habitué, aucune commune mesure, il ne s'agit ni de psychologie, ni du sentiment de la nature, mais de la perception directe et comme de la pulsation d'un mystère dont l'Europe ne donne plus l'idée. Pays du merveilleux où les esprits invisibles sont plus nombreux que les vivants. Pays encore livré aux bêtes: je lève les yeux et vois par delà la légère bordure d'arbres, des assemblées de grandes aigrettes blanches ailleurs les feuilles du bord de l'eau remuaient au passage d'innombrables et invisibles oiseaux.

Les immenses étendues riantes et peuplées de toutes sortes d'animaux sont des déserts de verdure et comme des ménageries de l'infini. Le fleuve s'étend devant <sup>nous</sup> aussi large qu'un lac et aussi clos. Le regard ne découvre nulle part l'issue future de notre route.

Je remonte des troisièmes de ce bateau mouche, deux bonzes en jaune canari, des boys étendus, une indoue allaitant son enfant, un marchand de thé derrière son estrade, des petits pains suspendus, des moutons aux échines bizarres, des amoncellements d'annanas et de cocos. Voilà le pittoresque et cela ne me touche pas. Je préfère ~~le~~ <sup>r</sup> déroulement de ces rives

~~inondées xxxrtxxx parfois~~

4

inondées et parfois des troupeaux de buffles dans la rizière, la sobriété plutôt que la complication, l'aridité plus que la bimbloterie .

Je suis allongé maintenant à l'avant du cargo. Le fleuve est toujours aussi uni et large que le ciel, piqué de petits flots que le courant un jour ou l'autre entrainera. Nous nous sommes arrêtés tout à l'heure au bord de l'appontement de ~~je~~ je ne sais quel plus lointain village. Les coolies suaient à décharger bicyclettes, caisses et moteurs. Un petit garçon les regardait à qui il m'amusa de parler pour n'en être pas compris cet effort inutile vers une âme fermée quand cette <sup>âme</sup> est celle d'un beau corps, ~~me~~ me touche comme une approche du mystère. Près des petites voitures en corbillard qui sont jouets plutôt que véhicules, des petites filles accroupies, en noir et les cheveux défaits, offraient dans leurs corbeilles des sapotilles et des jeunes pousses de bambous.

Des tirailleurs en sampot, et reconnaissables à leur casque réglementaire étoilé d'ordres descendant en acheter. (voilà l'origine du déguisement.) Enfin je me suis promené jusqu'au départ dans la longue allée bornée de bananiers et de cocotiers, de cainhas ignobles où les porcs paissent près des enfants qui dorment dans leurs hamacs. Même dans une de ces cainhas, j'ai surpris des femmes faisant une natte, tandis qu'au fond de cette espèce d'immense bouge sans plancher, sur la terre même, une montagne de paddy s'étalait. Et tout auprès une jeune annamite massait le corps d'un vieille accroupie

Me voici maintenant vraiment en présence des paysages dont mon enfance, par je ne sais quelle lecture—car en somme je lisais alors extrêmement peu—s'était peuplée. Je me trouvais ici en face de la matérialisation inopinée des paysages que, peut être, mon esprit de lui-même avait créés. Il ne s'agit plus comme en Italie de découvrir des lieux que l'histoire m'avait rendus familiers, mais des lieux absolument nouveaux, dont l'expérience exubérante commence à peine de donner un sens aux mots qui les désignent et désignent aussi leurs équivalents européens dont la maigreur justement me déroutait. J'avais enfin de compte une idée du monde plus nombreuse, plus grasse, plus riche et luxuriante, que tout ce que l'Europe pouvait m'offrir. Ici seulement mon imagination qui a besoin d'un lit, ~~se réveille et se réveille~~ s'épanouit. Et je vis au milieu de ce fleuve inondé, comme dans le ~~le~~ paysage le plus familier et dans le décor le plus ~~le plus~~ vraisemblable.

Il est vrai que jusqu'à aujourd'hui cette luxuriance ~~me~~ tantôt m'avait paru artificielle et tantôt m'ennuyait. Je demandais plus d'ordre, ou de mieux m'y connaître, une habitude de peu de jours a déjà à ce point transformé mon mode, de ~~de~~ penser, m'a déjà tellement acclimaté à ce monde nouveau que maintenant en m'y promenant, c'est toute mon enfance qu'il me semble ranimer. Mékong aux puissantes eaux forêts trempées dans l'eau du fleuve, et ce paysage que le capitaine m'annonce pour demain, d'une rivière plus étroite qui circule dans la forêt, toutes ces navigations et jusqu'à

celle encore inéprouvée qui se fera dans la brousse même, à travers les bananiers aux grandes feuilles qui ne m'ont pas surpris, je trouve ce monde inconnu et du même coup m'y retrouve en un des êtres que je fus, les mots génériques que j'employais, forêt, fleuve, bêtes et fruits, me semblent à vue d'œil se remplir d'une matière qu'ils désiraient, tandis que les choses d'Europe qu'ils désignent aussi les laissent vides et flasques dans la main. En pénétrant dans cette Asie et j'aurais pu mourir sans l'avoir vue, les mots même dont mon esprit se sert, les mots européens, me semblent commencer à prendre une valeur véritable et comme une densité nouvelle.

Je songe à ma visite de demain au ministre cambodgien, à qui la petite Dao m'envoie, car je pense que je voudrais aller jusqu'à Sambor, et qu'il m'y menât. Cela me fait penser à ce que ~~RECOUPE~~ je disais à l'oncle de la petite Dao, riche commerçant, exclusif commerçant, que les seules gens que je vois en France sont des artistes et des littérateurs. Et il est vrai je n'aime que ces gens, à condition pourtant de ne pas trop les voir. Je n'aime en vérité que moi sans l'ombre d'égoïsme, je n'aime que ~~mon esprit~~ mon esprit, je n'aime que l'esprit, l'invisible, j'aime l'esprit avec une violence passionnée, et pourtant d'un seul coup par le simple fait de ma présence au milieu d'autres, d'un seul coup je m'adapte à ceux-ci quels qu'ils soient, j'abandonne ma violence et ma passion. Ainsi la passion s'accommode très bien d'un certain détachement d'elle. Je ne souhaite que de conserver assez de ressort dans l'âme pour la retrouver ainsi sitôt, que je m'isole

et pouvoir toujours m'y livrer à peine les barbares disparus. Je m'aime jusqu'à en perdre le sens de mon corps et de ses besoins, point assez peut-être pour rompre violemment avec tous <sup>ceux</sup> qui me détournent de mes <sup>propres</sup> chemins. Je m'aime jusqu'à en perdre la vie et non point jusqu'à être impoli. Démon de l'adaptation <sup>ta</sup> je retrouve la dangereuse souplesse et la ténacité <sup>fabuleux</sup> de ma rage. Mais c'est mon âme que je joue, le plus désespéré des êtres j'en arrivais à n'être plus que rires et que gaietés. Ce ne sont pas des objets exotiques qu'il me faut rapporter en France de ce voyage que je fais, mais une possession plus stricte de moi-même et la force de ne plus m me gaspiller au vent des autres..

Je reviens cette fois non plus du spectacle du déchargement des marchandises sur un appontement, il n'y a plus d'appontement, pour ce bateau, les gens en débarquent ou y montent par l'échelle mobile qu'on fait plonger dans un sampan qu'un homme et une femme conduisent le long du bord. Et les passagers qui rejoignent ce coin perdu ou peuplé de cainhas ouvertes qui ne contiennent plus que des planches où coucher, en cinq minutes débarquèrent leurs provisions de bouche, une chaise longue et une natte, tandis qu'un petit sampanier souriait aux <sup>anges</sup> de toutes <sup>ses</sup> dents à mesure que ces provisions apparaissaient au haut de la coupée. Il est bien évident que pour ces gens le mot liberté ne signifie rien, ni la conception catholico-européenne de la vie. Je songe à la discussion de l'autre <sup>m</sup>atin chez Le-pan-phant, ce qui est social me tou-

cherait il ici, ou plutôt n'est ce pas seulement une psychologie inconnue qui m'attire? Leur existence économique? Mais plutôt la vie de ces êtres.

Maintenant sur un ciel chargé de beaux nuages et où croisent d'immenses oiseaux dont je ne songe même plus à m'étonner, le Mékong se divise en cent bras, entre lesquels des bancs de hautes herbes s'allongent; je songe à la curiosité que nous devons être pour les gens des bords, isolés, oisifs, qui vivent sur leurs petites pirogues, je me demande quel désir de changer d'état les habite et de quelles aspirations leurs âmes inquiètes peuvent se trouver. Toutes les paillettes sont à ras des eaux. Parfois un pont de fer ou de bois <sup>traverse</sup> un des innombrables bras de ~~ce~~ monde aquatique, vallée partout répandue qui coule vers la mer.

Au loin deux sampans aux voiles de fibres et par delà une espèce de gondole qui manifestement se dirige vers nous. Derrière moi un jeune homme lit "Génitrix". Maintenant le soleil se cache. Vraiment je n'ai jamais eu ~~même~~ même en pleine mer, autant qu'ici l'impression d'être au milieu des eaux. Plus encore que la masse énorme des océans cette limite qu'imposent les terres qui nous entourent aux bras d'eau qui se rejoignent, cette mesure de la profusion rend celle-ci plus sensible à l'esprit.

Dans l'air qui s'assombrit la rive que nous <sup>suivons</sup> devient plus uniforme; tout à coup du milieu d'autres <sup>arbres</sup> un bananier surgit comme une araignée aux pattes énormes, je regarde se



succéder avec monotonie les arbres aux arbres sans me lasser j'ai retrouvé le contentement de moi-même je suis seul, et parfaitement heureux. Dans le silence qui m'entoure je n'entends plus que mes musiques intérieures, je sens en moi germer des poèmes.

Le mouvement du sampan au moment où il se détache du bateau, cette simple courbe décrite avec lenteur, voilà le premier élément de beauté.

Jusqu'au mot orage<sup>ptik</sup> hier un nouveau sens. Mon idée de l'orage s'est réalisée. Le ciel <sup>était</sup> sillonné d'éclairs violents, qui se répondaient sans intervalles, de tous les points du ciel. Puis, une pluie formidable se mit à tomber.

Ce matin nous longeons des rives cambodgiennes, je suis de nouveau allongé à mon poste d'observateur, ici l'inondation est bien plus perceptible, des barrières, des toits de maison sortent à peine de l'eau, et par endroits d'un champ inondé ne jaillit plus que de place en place le sommet des plus hauts arbres. Alors sur cette étrange mer, couronnée de ~~banx~~ ~~banx~~, feuillages, des hommes, debout dans leurs petits sampans, godillent de cime en cime. Cela ressemble à quelque bas-relief assyrien. Cependant les Européens se retrouvent, Grands coups de chapeaux, plaisir de revoir du blanc; c'est singulier, mais l'idée ne me vient pas de m'approcher d'eux. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour entendre du français. Encombrants personnages. Derrière moi un employé de l'administration coloniale un énorme marseillais, le front fuyant, la mâchoire en saillie, l'air bovin, se fait cirer les chaussures. Il est assis le bras étendu

appuyé sur sa canne,; il racontait hier l'histoire de ses ~~sa~~ traversées, en profitant pour nous faire savoir, qu'il avait écrit une revue, dont il s'empressa de réciter des vers, et qu'il s'était présenté aux élections contre Sarrault. UN autre, ingénieur des T.P. ne cessait de se lamenter, parceque pensant aller au Tonkin où est toute sa famille, il était envoyé au Cambodge. Enfin un homme et une femme ~~aux~~ ~~airs~~ différemment terrible, lui des yeux fixes, un sourire cruel et figé, elle des yeux ~~en~~ pointe, les sourcils épais qui se touchaient, et le regard sournois, cruel et acharné. Par bonheur je n'eus à subir leurs bavardages que de loin. le capitaine comme je l'en avais prié avait fait dresser mon couvert sur l'autre table. Je pense aux yeux de ces gens. C'est par les yeux aussi que les bêtes dans la nuit se décèlent. Je commence à croire à quelque vertu essentielle du regard, et qu'il est vraiment le signe de l'âme, plus que toute ~~autre~~ autre partie du visage ou du corps.

Les rives que nous suivons couvertes de paillettes sur pilotis, sont peuplées d'étranges êtres, soit que ~~sans~~ nus ils aient l'air de colonnes, de porphyre, ou qu'habillés de noir ils ressemblent à des divinités africaines: j'ai appris hier que les missionnaires catholiques sont partout dans ce pays et que c'est par eux que ces populations se civilisent. Il est vrai que l'esprit moderne et le christianisme ~~xxxxxxx~~ sont étrangement liés.

On aperçoit maintenant Pnom-penh dans le ~~le~~ lointain, blancheur des maisons au soleil, tours des pagodes et des palais, une ville au ras des arbres de la rive, et qui par endroits

seulement dépasse ce niveau. Enfin tout au fond après une nouvelle période de cimes, dominant les arbres, une cheminée d'usine jette une fumée gigantesque, elle s'étend dans le ciel et y reste suspendue. Les deux mondes sont là, l'image est hélas trop facile, et pourtant les voici en présence, deux mondes, deux conceptions de la vie, deux états de la pensée humaine.

Des sampans pareils aux gondoles vénitiennes, et pareillement godillés par des rameurs debout, traversent ce fleuve immense, large comme dix Seines. Nous avançons vers les toits jaunes du palais, les chaînes <sup>qu'incitent</sup> les gens parlent, se montrant les uns aux autres tel pignon qu'ils reconnaissent. Phnom-Penh est gardée du monde par l'ardente réverbération de ses eaux.

Entre les nappes immenses du ciel et du fleuve, c'est une ligne immense et à peine brisée, une droite quelconque, la droite des forêts, un tranquille accident à peine différent, il faut toujours arriver dans les villes par la voie d'eau, pour embrasser d'un seul regard leur long visage.

Je reviens de la bibliothèque ou en attendant mlle Karpelès, j'ai feuilleté les bulletins de l'école d'extrême-Orient, et les photos que j'aime, d'indigènes laotiens, pourtant pas très différents de ceux de Cochinchine, ou d'ici, me rappelaient tout d'un coup ce sentiment que j'éprouvais dans ma jeunesse en les voyant, impression absolument étrangère à celle que me donnent l'objet vivant de ces photos. C'est comme si leurs images ne présentait plus que ce qu'ils ont d'in vraisemblable et d'inhumain, tandis que dans la vie, je ne suis au contraire sensible qu'à leurs gestes et à leur humanité.

Cérémonie royale. Installations de charcuterie, de fleurs, et d'étranges constructions de bananes et ~~fleurs~~ de feuilles. On allume les cierges et nous attendons deux heures avant que le roi n'entre. Les danseuses, sur trois files de sept, s'accroupissent. La musique joue des airs d'une fraîcheur délicieuse, (conques marines, instruments composé d'écorces de bambou, hautbois, légères coquilles de cuivre frappées avec des batons) les danseuses s'accompagnent. Le roi est par terre, on pose devant les vingt et une danseuses les coupes et les offrandes, elles les prennent et les présentent aux quatre points cardinaux, puis s'accroupissent de nouveau. On enlève les offrandes, les genoux sortent, <sup>14</sup> restent les danseuses, elles saluent les mains sur le front, une mélodie traînante s'élève, les danseuses commencent leurs danses, simples naturelles, la musique reprend, bambous, tambourin, hautbois... Sur deux ~~des~~ files, les danseuses se remettent à danser. La musique improvise. Les déhanchements de cette danseuse signifient qu'elle flotte dans l'air.

Je suis vraiment à la cour d'un roi de l'Extrême Orient et j'assiste à la somptueuse cérémonie qu'il s'offre à lui-même. Les costumes modernes, les cheveux coupés; et cette faculté qu'ils ont de me parler français, me font trop souvent oublier ce qu'ils sont, où ce que je suis, et qu'en toutes ces divinités qu'ils invoquent ils ont une foi profonde, génies déesses, sacrifices, invocations tout cela est la réalité, l'intime de ces êtres.. Je ne parviens pas encore à réaliser que nous sommes à des niveaux différents.

Je sors, il est huit heures, le bateau part à neuf. Et avant de partir, je veux aller jeter un regard au quartier chinois. Je passe rue Ohier, affluence, j'entre

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
 par  
 XXXXX

par une porte illuminée, je pénètre à l'intérieur, c'est une pagode pleine de jouets de papier, de statues de couleurs, un grand vapour en papier et en bambou et dans un recoin, sous de grandes statues de mandarins assis, toute une assemblée de femmes en noir.

Les bouddhas sont tous recouverts d'un voile rouge, c'est la fête de Confucius. Le peuple; entier s'assemble autour de moi et me regarde écrire. Par derrière de petits arbres et ~~des~~ plantes sous un toit de pailletes., et des femmes assemblées en trois groupes. Je me renseigne, ce n'est pas la fête de Confucius c'est l'anniversaire de la mort d'un riche annamite; les caractères chinois peints à l'entrée et la présence de belles têtes chinoises avaient contribué à mon erreur. Celui qui me renseigne est un jeune métis aux yeux admirables, immenses. et occidentaux dans un visage jaune. Je m'en vais à regret.

Je suis à l'hôtel, au milieu des Européens; pas plus là qu'à Saïgon,, je n'en ai vu aucun (ni ~~xx~~ l'autre jour au théâtre cambodgien, ou /<sup>au</sup> théâtre chinois) à la pagode d'où je viens. Tous ces gens s'installent ici les yeux tournés vers l'Europe. Combien sommes nous ~~ixi~~ au monde à nous inquiéter d'autre chose que de continuer nos petites habitudes? Gens en crassés, gens moisiss, qu'ai-je de commun avec ces cercueils ambulants??

IL fallait sortir de France, sortir du bord, pour me rendre compte que je suis le seul européen de mon espèce -ce avec Mlle Karpelès et Mme Cousinier ~~pour~~ puisque c'est elles deux qui m'ont emmené tout à l'heure à la cour le seul européen qui à l'heure présente, consente, à se pencher sur la vie cambodgienne. D'ailleurs le roi lui-même, les dignitaires tiennent rigueur à Mlle Karpelès de s'intéresser à ce qui est indigène. Eux aussi tournent leurs regards vers l'Europe.

Et maintenant me voici seul à bord, les passagers ne vont pas plus loin et les marchandises s'entassent sur l'apontement. Je serai demain le maître du navire. J'écris cela et je regarde ma triste petite statuette de terre peinte et dorée, achetée ce matin au marché. L'hôtelier en la prenant de ses mains trop grosses, lui a cassé un bras et cet accident d'une chose qui m'a coûté cinq sous me peine plus que la perte de l'oeuvre la plus rare. Toute rupture d'harmonie me blesse quelque en soit l'objet, et si peu qu'il vaille. Ce n'est pas cette statuette qui m'importe, mais qu'elle ne soit plus entière. Le respect de l'intégralité de la vie, tel est ~~est~~ l'essentiel de mes instincts.

Je m'ens de me lever. Il est II H 1/2 JE ne sais quelle lubricité m'y poussait, ou plutôt parce que l'idée qu'il me fallait enfin chercher dans ce pays ce qui le rend mer veilleux et que c'est là le seul sujet possible d'un livre sur l'extrême-orient, m'empêchait de dormir. Tout de même à

voir tant de boys allongés sur le pont leurs grands cheveux noirs coulant sur le traversin, leurs beaux torses de statues, et leurs mains infiltrées entre les cuisses, finit par ranimer mes désirs. C'est alors que j'allais trouver le capitaine, et que je lui demandai s'il n'avait jamais peur de naviguer ainsi seul au milieu de tous ces jaunes. Il me répondit que non et que d'ailleurs ils avaient peur du blanc. Je réalisai alors de quelle dignité il nous fallait, pour que ce respect dure et que sinon nous étions à leur merci. Près du capitaine, seul européen avec lui, commençant dans ce danger commun à sentir une espèce de fraternité d'inconnu nous unis.

J'ai changé le plan de mon voyage, et pour voir des aspects du Siam, des pagodes étranges, et la rivière dans la forêt, j'irai demain jusqu'à Battambang, pour n'être à Angkor que dimanche. D'ailleurs je préfère rester moins de temps à Angkor que la quitter sans regrets.

Depuis ce matin nous sommes au pays des pirogues plats et des forêts inondées, le navire ~~qui~~<sup>qui</sup> vraiment m'appartient depuis que l'ont quitté les autres, et les marchandises, et les gens, s'avance entre un double rang de pailletes tristes, dont les pilotis disparaissent sous les eaux. D'autres habitations sont immergées jusqu'aux cimes. La, verdure des îles flottantes je la retrouve ici, mais ce ne sont plus des points dans le fleuve, ce sont d'immenses étendues de feuillages sans doute peu à peu immergés. Je ne m'explique pas d'ailleurs, que ces plantes qui semblent être de surface, se trouvent au même niveau que le sommet des ~~fixes~~ arbres. Est-ce le fond

du fleuve qui surnage où ces terres sont elles détachées?

Il n'y a plus maintenant de montagnes .....Elles disparaissent derrière nous. Nous sommes entourés partout de ces îles de feuilles et d'arbres uniformément verts., c'est une espèce de lande que le fleuve a déchirée. Mais où sentirai-je mieux qu'ici cette intime parenté de la terre et l'eau? Le fleuve n'est pas ici ce chemin isolé, cette route creuse et distincte, cet élément étranger à la terre. Celui-ci n'a pas de rive c'est un lac qui se déplace et se développe.. Certes maintenant les prés en sont couverts, mais quand la crue des eaux aura baissé la terre de nouveau s'étendra, tandis qu'à présent ni la terre ni le fleuve ne connaissent leurs limites.

Monde où tout est mêlé, monde engagé encore dans le chaos primitif, je trouve ici ton image fidèle, et nos distinctions occidentales devant cette confusion de choses s'évanouissent. Et ces immenses étendues maintenant dépeuplées, et que ne barrent ni le corps dressé d'un godilleur, ni la ligne fuyante d'une périssoire, se répètent indéfiniment comme une musique qui cherche à se fixer. La création du monde se poursuit sous mes yeux. Tout à l'heure avant que recommençât ce désert de verdure et d'eau,, devant les dernières paillettes, dont le guide assure qu'elles flottent suivant le cours du fleuve, j'ai assisté à la rage impuissante, féroce et presque surnaturelle d'un enfant nu, seul dans sa pirogue, :tour à tour trépignant et se jetant à plat, puis se relevant pour battre de ses pieds le fond de son embarcation, cependant que le reflux de notre bateau faisait passer sous lui un moutonnement plusieurs fois



répété. Est-ce nous qui le jetions dans cet invraisemblable et merveilleux effroi? Pourtant d'autres enfants nus et noirs éloignaient de lui leurs jonques en riant. Pays sans rues, pays sans ponts et qui ne connaît que la pêche et la nage que signifiait donc cette pagode, dorée, aperçue tout à l'heure et ce toit en pointe pareil aux coiffures des danseuses, et ces bonzes jaunes ne cessant de surgir? deux à deux dans leurs jonques incessamment renouvelées? Et sur l'appontement de Kompong-Cham, j'ai dénombré les objets des désirs d'un village perdu, cependant que des barils de ciment et des sacs de Melbourne m'assuraient que quelque Européen, au fond de cette brousse veillait. Un cambodgien vêtu à l'occidentale et même élégant vint ramasser un grand calendrier tout décoré d'oiseaux bleus taillés dans le carton, oeuvre de quelque papetier de la rue Catinat. L'éphéméride marquait 23. Tout auprès, des sacs éventrés laissaient couler des noix de je ne sais quoi, offrande de la forêt? c'est pour assouvir son moindre désir.

Dans ce pays je me prends bien souvent à songer à) Baudelaire, je suis sûr que le souvenir de son long voyage en orient ~~inextinguible~~ n'a pas cessé de l'obséder.

Je note aussi les crevettes géantes aperçues dans le fond d'embarcations qui rentraient, crevettes grosses comme des langoustes mais roses et sans pattes, et toutes les formes de poisson. De plus en plus il me semble m'enfoncer dans un rêve. Maintenant c'est vraiment le désert un désert d'eaux vertes que les arbres ont quitté, où les îles de verdure elles mêmes se font rares. L'entrée du lac, mais que signifie ici un nom si précis? L'évasement du fleuve n'est pas loin. Les montagnes

au loin dressent leurs chaînes, il est huit heures, et le soleil n'a pas encore tout avalé.

Je viens de rester un long temps sans lire ni écrire et peu à peu la poésie de ce navire s'avancant seul à travers ce désert grandit en moi. Je songe aux contes de fées qui racontent des histoires pareilles, aux légendes, aux récits d'explorateurs, célèbres, cette marche dans un pays à peine fréquenté, cette obstination au milieu du vide de l'univers, cette vie volontaire, concentrée, exclusivement intérieure me touche comme la descente au fond de moi à la ~~XXXXXX~~ <sup>paucanite</sup> de ma pensée.

C'est du même mouvement que ce bateau s'avance, et que moi je me cherche ; inquiétude désespoir serein, conscience et désir de l'effort inutile, travail sceptique et passionné d'une âme qui s'est prise pour fin sans l'idée d'aucune récompense possible. Ce navire est un vivant isolé sur le chemin de lui-même.

Les annamites qui parfois passent près de moi, ressemblent dans leurs pyjamas uniformes, à des pierrots noirs et blancs. Tous ces êtres sont encore indistincts ~~XXXXXX~~

Et voici que nous croisons un petit vapeur, tirant des jonques, puis un sampan au milieu d'un labyrinthe de ~~XXXX~~ ~~XXXXXX~~ cimes d'arbres immergés, dresse sa voile. Le désert recommence. Je me trompais : voici justement un village, aux paillettes serrées les unes aux autres et que l'on ne voit que lorsque le bateau est en plein devant. Les canchas qui plongent dans l'eau sont au niveau des autres qui les entourent et qui ~~XX~~

les cachent. Par endroits des batons tout droits, peut être des mâts jaillissent: Suok-Tru. Nous nous arrêtons, mais la sirène a beau siffler, la poste ne se presse pas de nous envoyer le sampan. Je songe à ce que me disait hier Mlle Karpelès, devant la pendule arrêtée du palais: on n'a pas besoin de savoir l'heure au Cambodge, peuple indolent et à qui un peu de poisson, de riz et de bananes suffisent pour vivre.

Je m'étais encore trompé: ~~il s'agit pas de~~, les rives de nouveau se rapprochent, il ne s'agissait pas du lac, nous y entrerons plus tard, mais d'un caprice de la terre et de l'eau.

Nous chargeons un bonze, et ce n'est pas sans peine: porte monnaie, livre de latanier tout tombé à l'eau. le piroguier et les cherche, il les rapporte. Je m'aperçois que ces embarcations sont des troncs évidés, d'une seule pièce, arbres flottants. ~~Je note~~ Je note cette autre observation qui confirme bien ce que je pensais de l'indistinction de ces êtres: hier la cérémonie de la cour était brahmanique, alors que le bouddhisme est la religion officielle. Les annamites sont d'ailleurs doubles aussi bouddhistes et taoïstes et surtout animistes ce qui réunit toutes les croyances en une seule.

A midi nous sommes entrés dans le lac; à trois heures nous sommes encore en plein milieu. A babord le plancher est si chaud qu'à peine y peut on poser ses pieds nus, à tribord au contraire, un vent léger circule et l'on a presque frais. Nous venons encore de nous approcher d'une berge; qu'est

ce pays aux basses eaux? Il n'en apparait plus maintenant qu'un moutonnement indéfini et continu de cimes d'arbres, un sampan en est issu, portant marchandises et gens de quel village rien ne le dénonce. Je ne vois, maintenant que nous nous sommes un peu éloignés, qu'une ligne verte indéfinie, et nous approchons d'un groupe étrange de bateaux <sup>mâtés</sup> singulier assemblage que je ne m'attendais pas à rencontrer ici. C'est comme le signe d'une communauté humaine, où il semblait qu'il n'y eut que pêcheurs isolés, un rappel aux ports européens, où la police veille à l'alignement. Mais sont-ce des barques en vérité? Je ne renseigne: c'est une trainée de jonques avec un remorqueur.

Je suis à demi nu, vêtu d'un pantalon de pyjama et d'une ceinture de flanelle, je suis retourné à tribord, car c'est du côté du soleil que l'on ne voit aucune berge mais la seule ligne au loin du ciel et du lac et je voudrais savoir pourquoi la simple étendue marine me touche si peu quand me touche tant au contraire le mélange de terre et d'eau. Mais mal disposé à spéculer, je descends simplement voir vivre les passagers des secondes et des troisièmes. Ils sont tous à manger leurs cochonneries annamites, ou à dormir. Seul un groupe de chinois joue silencieusement avec des cartes toutes petites. Tous sont vautrés, se livrant aux instincts essentiels.

Siem-Réap, le sampan vient le long du bord. J'y descends, ma statuette dans ma main ouverte et nous partons à force de rames à travers la brousse incendiée. Si mes sampaniers

consentaient à se taire, cette traversée de landes immergées, livrées aux hérons et aux libellules, ne manquait pas de grandeur. Les voici enfin presque silencieux, je suis ~~à l'avant~~ debout sur l'avant du sampanet je n'entends plus que le bruit des ramassant de l'eau seul européen et rempli d'une espèce de vanité par la conscience de ma solitude, ou plus exactement hélas de mon originalité c'est cela qu'il me faut éviter. Paysage d'herbes et d'oiseaux. J'ai vu tout à l'heure une espèce de héron absolument immobile sur une île minuscule d'herbes flottantes. Le soleil est caché le paysage est presque vénitien Venise de la jungle, sans gondoliers et sans palais au delà de qui quelle émotion m'attend.

Je m'interroge mais rien ne domine en moi, mes sensations ce soir sont effacées, les oiseaux volent au ras de l'eau (aux ailes pesantes) là bas un autre sampan circule entre les arbres. Je songe à ce pays qui chaque année a deux visages irréductibles. Ce n'est tout de même pas cette forêt que j'avais imaginé que nous traverserions.

Nous atteignons la pirogue <sup>debout</sup> un homme à chaque extrémité : l'un, la godille en main et l'autre prêt à lancer son filet. Voici donc le repaire de la vie réduite et sauvage, voici même le pays où l'homme ne peut pas s'établir. Devant les eaux envahissantes tout jusqu'aux tigres à fui. Couloirs d'eau, lagunes irrégulières, c'est un labyrinthe à mille bras. Puis brusquement une petite pirogue arrêtée, un feu brûle, un homme est devant il semble de loin être dans l'attitude de la prière. ~~Il semble de loin être dans l'attitude de la prière.~~

Le chenal maintenant est régulier, je n'entends plus dans le silence universel que le grincement des oiseaux et le bruit de l'eau coupée. Des deux sampaniers devant moi, l'un en casquette et en petit caleçon rayé à le torse nu, tatoué de caractères cambodgiens, l'autre un chapeau de feutre un petit veston de toile qui ne ferme pas et un beau sampot rayé de toutes les couleurs sur fond bleu.

Le feu dans la pirogue a été un brusque réveil, comme le mot "fusil" prononcé l'autre soir dans la brousse tout à coup. Une nouvelle jonque, un autre feu y brûle, une femme y prépare une brochette de petits poissons.

Une espèce de chemin maintenant surnage les eaux et de chaque côté une rangée de paillettes informes. Tribu? Les hommes sur la pointe des pieds, le derrière ne touchant pas la terre se reposent. Les fermes vannent, d'autres enroulent des écheveaux. Par les ouvertures je vois les feux brûler. Un petit enfant nous tend de loin son chat blanc et noir qu'il tient suspendu tout droit. Sorte de campement nègre des deux côtés du chemin, au bout duquel l'auto m'attend. En auto, des oiseaux à chaque instant se lèvent devant nous sur la route. Des formes invraisemblables passent, enfants nus, hommes noirs tenant une torche, femmes portant au bout d'un long bambou leurs deux corbeilles, vieillards armés de bâtons, apparitions aussitôt dépassées, mais qui m'assurent qu'ici il faut abandonner toutes mes pensées et toutes mes façons de sentir. Et puis dans une projection de phare, une forme nue avec une coiffure invraisemblable, haute et multicolore que je n'ai que le temps d'apercevoir, un déguisement de cannibale.

Par l'ouverture de toutes les cainhas je vois des groupes accroupis, autour du feu, parfois d'une lampe.

Nous sommes vraiment dans le pays où le feu est roi pays sauvage auquel tout de même je n'osais pas m'attendre. Toutes mes imaginations sont d'un coup dépassées.

Je me suis renseigné en arrivant au bungalow: le sorcier de tout à l'heure que j'ai tant regretté de ne pas avoir osé rejoindre en auto, c'est le fou du village. Il se croit le roi d'Angkor et se confectionne une haute coiffure avec les chiffons et les papiers qu'il trouve.

Puis, bien que le ciel pur fut sans lune, j'ai voulu aussitôt me promener dans le temple. Un boy cambodgien m'y mena. Et ce ne fut d'abord que la route sombre jusqu'à un arbre énorme au delà duquel je distinguai les tours d'Angkor Wat. Un autre boy nous rejoignit, je le fis taire. Il nous accompagna; il avait une lampe électrique, je l'obligeai de l'éteindre. Il me suivit quand même. Je n'entendais que le beuglement des crapauds buffles, le bruit de poissons qui plongeaient, et bien que je ne puisse rien distinguer dans l'ombre, cette soirée déjà me paraissait admirable, avec ces feux mobiles que je voyais circuler à travers la brousse et ce large canal de chaque côté de la chaussée, et ce ciel où des étoiles brillaient comme des petits soleils.

Enfin nous nous engageâmes sous la première porte et là j'allumai la lampe du boy pour découvrir à chaque pas un nouvel objet à ma ~~stupéfaction~~ stupeur: chaque apsara





rythme violent se répondaient et se heurtaient, des chants des litanies, et d'une caïha une espèce de mélodie à plusieurs chœurs, qui était d'une sauvagerie ~~admirable~~. si puissante qu'elle suggérait les danses que sans doute elle devait d'abord accompagner.

Dans la nuit close tout ce village chantait. C'était comme s'il n'y eût plus qu'une prière silencieuse et tant le concert était violent. Enfin il me fallut rentrer et comme les flaques d'eau coupaient la route, mes deux boys me prirent sur leurs épaules, pour les traverser. Au bout du chemin ils me montrèrent sous un arbre une forme énorme, où je devinai ~~un éléphant~~ un éléphant. Plus <sup>loin</sup> des bêtes s'agitaient dans la broussaille du chemin; Ko me dirent ils, je soupçonnai des buffles.

Ce matin je suis venu de bonne heure à Angkor Watt, Je n'ai plus aucune raison de m'en aller. Non ces ruines n'ont rien de commun avec nos restes romains d'Europe, ce ne sont pas seulement des pierres debout, la vie n'a pas cessé de les habiter. Déjà depuis mon arrivée une continuelle circulation de bonzes jaunes surgissent de la porte, parcourant la chaussée, s'enfouissant dans les herbes me rappelait que tout cela n'était pas simple objet de ma curiosité, mais les apsaras aux murs, les pagas aux airs rêveurs qui s'allongent devant les portes du temple, les belles douves où l'eau croupit et où des vieilles cambodgiennes pêchent déjà et ce cadre incomparable d'une végétation tropicale qui me semble exploser, tout détourne la pensée d'être triste, tandis que le faux respect dont nous entourons la plupart des ruines d'Europe n'est

qu'une image lamentable des humaines caducités. Là bas les ruines sont ruines parce que l'homme a changé sa foi et ses amours. Je n'ai que la sensation d'un envahissement, propensif de la nature bien plus que d'un recul des hommes. Cette offrande des chevelures au pieds du Vishnou d'or aux six bras, les petits batonnets d'encens dans l'évidement du cou des statues sans tête les cigognes qui volent, les enfants qui jouent tout autour de ce temple vient <sup>ne</sup> concourir à sa vie, c'est à une fécondité excessive qu'Angkor enveloppée dans son silence, ne fait point songer comme à Pompéï à la surprise de la mort. Par la large ouverture rectangulaire où je monte, j'aperçois dans la prairie séparant ce bâtiment du temple central, des vaches des oiseaux qui chantent et je m'avise que depuis l'Europe, je n'avais plus entendu chanter les oiseaux. Des flaques d'eau brillent au soleil,

Tout cela vit non point avec l'idée d'être remplacé, par des constructions neuves, ou par d'autres croyances, mais avec la sérénité passionnée ~~sur~~ d'un abandon sans importance.

Ces temples ont atteint sans <sup>doute</sup> le nirvana de leur destin et pour l'éternité se contemplant immobiles et vivants d'une vie qui ne change plus. Les ruines d'Europe signifient la catastrophe et le regret d'être ruines, celles-ci semblent s'être endormies dans la paix du rêve accompli.

Dans la chapelle nord, du premier bâtiment; sous la pyramide latérale qui n'a plus de toit, un Vishnou immense dresse sa masse. Visage effacé, bras cassés il ne vaut plus que par sa pesanteur.

Ce n'est même pas l'allure de colonne cde la Héra de Samos, ni le Médallisme égyptien, c'est une espèce de forme animale, qu'a pris ici le corps humain. Ici je sens par quels liens puissants nous sommes encore engagés dans la massivité de l'éléphant. Visage effacé disais-je, mais justement cette atténuation des lignes du visage, en souligne la finesse. Tête ironique et douce sur un corps d'éléphant, voici le symbole inverse du dieu..... C'est est une espèce de triomphe de la tête trop fine, sur un corps qui ne parvient pas à s'affaïsser. ~~Me~~<sup>est</sup> ce premier contact avec l'art Khmer, dans les lieux mêmes où il se développa, bouleverse d'un coup mes préjugés, je n'essaie plus que de chercher à comprendre, \_\_\_\_\_ mêmes en \_\_\_\_\_ d'exprimer. Et ce ne sont pas les volumes simplifiés mais ces liens seuls par qui nous appartenons à la terre. Je regarde maintenant par derrière ce temple que je viens de quitter, Tours sans sommets ces trois pyramides massives ne contredisent pas l'élégance des apsaras. Finesse et massivité je retrouve ici les ~~signes~~<sup>signes</sup> du Vishnou.

Je regardais le petit temple au nord de la chaussée qui rejoint les deux ~~massifs~~<sup>massifs</sup> principaux avec ses piliers de travers et ses colonnettes rainées, et regrettais qu'un mabais tout autour m'en interdît l'accès, quand je vis tout à coup l'air se tâcher d'un bleu de prusse tendre et violent: c'était un cis, au aux ailes bleues et au corps jaune qui venait se poser su l'architrave de l'entrée. Une tourterelle auprès ~~est~~<sup>est</sup> mise à roucouler, et sur le temple symétrique deux cigognes noires se frottent les plumes de leurs cou

avec le bec et ces plumes se détachent par touffes sur le fond du ciel. Au pied du temple un chien allongé, pareil à un chacal s'occupe aussi à se gratter. Nous sommes au pays où la mort n'a pas de sens. Mais ces deux temples, les deux massifs ~~principaux~~, tout me montre que les khmers <sup>eux</sup> avaient aussi le goût de la symétrie.

De quelle contemplation du corps humain ces géants sont ils nés ? Et maintenant me voici dans le bâtiment vraiment abandonné où l'odeur des eaux croupies et les pierres délitées pourraient me suggérer que ces ruines sont tristes. Jusqu'à un oiseau sur ma tête dans la voûte, de ce carré central point nerveux où tout le temple prend encore son appui. Cet oiseau qui grince, cette solitude des longues galeries à ma droite et à ma gauche, ces flaques, seraient tristes et me diraient qu'ici c'était le temple d'un grand empire, et que tout autour s'étendait une capitale. Mais ces idées ne s'enfoncent pas en moi. Les apsaras légères, les motifs de décoration, et tout au bout des corridors à ~~xxxxxxxxxxxx~~ gauche, des palmes brillantes, à droite, un tronc d'arbre, dans le soleil, surtout le langage des ouvertures carrées, et des piliers qui se succèdent de telle sorte que jusqu'au dernier je les aperçois tous et qu'ils se donnent, les uns aux autres une vie géométrique que l'affluence du peuple ne leur vaudrait pas. Les proportions harmonieuses, un tel enchaînement de toutes les parties de ce temple, la nécessité où elles sont les unes des autres, me force à être plus sensible à la vie de ces pierres, à leur vraie vie qu'à leur fausse mort.

Devant ces apsaras pourtant toujours les mêmes, je me demande pourquoi je ne ressens aucun ennui. Mais je sens bien que je ne suis pas disposé à y chercher maintenant une réponse. Cette grimpe jusqu'à la troisième galerie a épuisé ma provision d'étonnement.

Bantéa Kdei aperçu de l'auto. Un boudha par une ouverture ~~à~~ lointaine se détachait sur le fond du ciel. A travers la forêt je suis allé jusqu'au temple, et avant d'en franchir le seuil, les yeux dorés d'une autre tête, aux pieds du boudha semblaient sourire comme un vrai visage.

Tout autour entassement de corps décapités, et de têtes sans corps tandis que des garoudas soutiennent l'entablement parcouru par des frises. J'ai déjà l'impression, que ces temples sont ~~de~~ trop dégagés. Ruines et ruines abandonnées elles ne valent que par le décor qui les entoure ~~de~~.

Ceci n'a plus rien de commun avec Angkewat, ce sont des palais abandonnés et vraiment en ruines. Mais Pré Rup également en ruines est encore tellement enfoui dans la forêt, que j'ai devant ces pierres enserrées dans des racines aériennes ces temples sur qui des arbres ont poussé, l'impression du triomphe de la vie sur la mort., et c'est cela qu'avec leur déboisement ils sont en train de renverser. C'est vraiment là le cri qu'il faut pousser : l'éclaircissement de la forêt ne doit pas être poursuivi. Que m'importe que le travail humain soit mis à jour, ici et grâce à des ruines nous assistons à un gigantesque combat : les constructions humaines deviennent élément de la terre

et c'est à une espèce de retour à la poussière, à une sorte de vengeance du chasseur la vie organisée, de la matière vivante sur l'injustifié qui ~~se~~ s'accomplit devant nous.

Ta som: quelques arbres fiers aux racines verticales ~~et~~ au delà, parmi le chant des oiseaux ~~et~~ le cri des singes, ~~et~~ la ruine avec les graminées, le temple aux colonnes défaites, on trouve une porte inutile. Dans ce retour au silence je re trouve encore tout le bouddhisme d'Angkor-Wat.

Angkor-Wat ce matin ne m'a certes pas valu l'émotion que j'ai devant ce témoignage d'un gigantesque combat. Ce que j'aime ici c'est le fond même de ma vie, le dynamisme apparent et profond d'une volonté de puissance. Que m'importe que cette volonté soit aveugle..

Neak Pean. Je viens d'acheter une hache et un arc à la courbe admirable. D'où vient donc que l'oeuvre de simples indigènes incultes vaille mieux que celle des civilisés, et que dans la moindre de leur lignes une harmonie se trouve?

Beau bassin, autour du temple que le figus ne lâche plus. Mais bien qu'il y ait aussi peu d'artifice qu'à Ta; Som dans cet arbre enserrant un temple, le fait d'avoir dégagé tout alentour le fige dans une espèce de mort. L'esprit statique ici triomphe. Cet arbre n'est plus qu'une curiosité. Un indigène ~~XXXXXXXXXXXX~~ ~~XXX~~, s'est sauvé à mon approche, il s'est enfui dans les bois. Peur de moi? Où est il allé chercher quelque arme?

En somme je réduis tout de plus en plus à une équation où statique et dynamique ont des valeurs variables. Le soir tombe

les grenouilles commencent de se répondre, des indigènes occupés à refaire les chemins et dont l'un est d'une beauté africaine, rare, se font cuire une sorte d'écureuil.

Bayon à la tombée de la nuit. l'air est un mélange des parfums du frangipanier et des cris de toutes les bêtes. cet amoncellement du Bayon absolument dégagé des arbres à la grandeur d'une montagne véritable. Tout dans ce pays est aux proportions des choses ~~xéritables?~~ naturelles.

Un calme en ce moment une douceur, envahissent les bois. Et je vois qu'en sont responsables toutes les horizontales des arbres, des assises de pierre et presque des tours du Bayon. Les formes <sup>verticales</sup> même se résolvent en horizontales. les troncs des arbres presque immenses tout droits et blancs, dominent, moins que la ligne régulière de leur feuillage.

De grands boudhas d'or reposent dans des chapelles ouvertes à tous les vents, un mélange de mort et de vie met l'âme dans un repos parfait, tout est jeu de verticales et d'horizontales. Les premières ~~re~~ représentent la vie les secondes la mort. Tout ce qui tend au calme est allongé.

Cet accident de bicyclette qui m'est arrivé et ce soir cet avalement d'un comprimé de quinine que le boy m'apporta au lieu du comprimé d'aspirine dont j'avais besoin, et que je lui avais demandé, tous ces accidents ne sont que l'effet de ma crainte de l'opinion, de mon respect des autres, de mon peu de puissance à résister et à m'affirmer. je n'ai pas voulu ~~XXXXXX~~ cet après midi avouer que je ne savais pas monter ni cracher ce soir devant les autres le comprimé dont l'amer

tume pourtant m'avertissait et demain je serais peut être immobilisé par la suite de cette double faute, contre moi-même. Homme lâche et pusillanime dans les circonstances secondaires, alors que dans les grandes je sais m'affirmer contre tous, les braver et réussir. Mais, sans doute l'excès en moi d'une certaine imagination le défaut d'une autre dirigeant ma vie, et c'est parce que je ne touche pas terre qu'il me devient impossible de mépriser, de négliger ou de contourner les plus insignifiants obstacles; homme fait pour les grandes choses et tout empêtré dans les minuscules je perds ma vie à m'y débattre.

Homme fait pour les grandes choses ? J'ai passé la nuit à épier les bruits éventuels. Quinine ? Fièvre ? Parce qu'un chèque s'est mis à hurler, avec un désespoir indicible, je me suis persuadé que tout le village allait envahir le bungalow, et me tuer. Et comme nous n'y sommes que deux blancs cette nuit, j'ai pris auprès de moi la hache. à chaque instant je m'attendais à voir se profiler des têtes dans l'ouverture de la fenêtre et j'y croyais si fermement qu'il qu'il me semblait par instants que l'on me saisissait par le cou. Cette nuit au moins j'ai vraiment réalisé que je suis seul dans un village sauvage du centre de l'Asie et que ma vie n'y pèse guère. La facilité d'ailleurs relative des communications en avait détourné mon esprit. Mais les superstitions des indigènes sont elles bien différentes de mes croyances ? propres ? Mon accident de bicyclette ne l'aije pas déjà attribué à la nécessité pour moi de rester immobile, enfin et sans rien à faire, pour retrouver le chemin oublié de mon âme et de Dieu ? Déjà je me réjouissais de cet accident bienfaisant, Mais voici que j'ai dormi toute la matinée,



en place de la nuit et simplement perdu mon temps.

L'idée que j'ai de ce pays s'étoffe peu à peu. Ce matin M. Fombertaut, l'architecte d'Angkor, me contait que les bois étaient pleins de ~~xingexxxixxxix~~ perruches, et de perroquets — que ~~les~~ les flamants croisaient par dizaines autour d'Angkor Wat et qu'au ~~milieu~~ <sup>lisières</sup> de la forêt des crabes se promènent. Et il m'assurait que la forêt fourmille encore de monuments inconnus, qu'on avait découvert peu de temps <sup>auparavant</sup> un palais aussi vaste qu'Angkor Wat dont <sup>on ne</sup> sait d'ailleurs si c'est un palais ou un temple.

De la forêt à dix pas d'ici, d'immenses espaces sont encore inexplorés, et chaque jour il sort de la terre ~~des~~ statues, de bronze, des pierres et des bijoux. Je ne cesse de me répéter que je suis en pleine forêt vierge. L'étrangeté de ce brusque changement m'empêche encore d'y croire. En plein conte de fées, ne suffit-il pas <sup>de</sup> creuser la terre jusqu'à l'eau, pour que le lendemain <sup>tous</sup> les poissons abondent dans ce trou, venus d'où et par quels moyens? Tout ici est incompréhensible <sup>le</sup> et dépasse l'Europe — pays usé sans ~~moëlle~~ et sans chair, — squelette d'un cerveau. —

Voici le réservoir encore intact des ~~royaumes~~ futurs maîtres du monde. L'homme passe ainsi son temps à créer des empires, à les détruire et à les rechercher, les uns les autres se succédant dans un rythme inépuisablement renouvelé.

Ta-Prohm. Des perruches crient; sans doute sous le poids de quelque <sup>un</sup> singe, d'énormes branches se sont cassées, tombant à terre avec fracas de maison qui ~~se~~ croule. Des espèces de hululements se répondent, j'avance le long d'un petit sentier qui

traverse les bois. Les ruines encore invisibles se cachent dans le fond de la forêt pleine de bruits et mystérieusement repliée sur soi-même,

Des lianes arrondissent leurs courbes d'arbre en arbre. Il y a une telle germination d'herbes, de graminées, de ronces et de broussailles, qu'à deux mètres de moi, je ne sais plus ce qui se passe. La forêt s'est construite sa barrière et aucun spectacle n'est plus émouvant que celui de cette vie végétale qui semble se refuser pour jaillir avec une frénésie insatiable. Ce n'est ici partout que troncs dressés que pluie serrée de tiges, de rameaux, <sup>et rameaux</sup> une ivresse circule à travers <sup>toutes</sup> ces fibres lancées dans l'air et suspendues. Une sorte d'épanouissement de toutes les facultés de mon corps est <sup>convie</sup> par cette turbulence de la terre à y ~~prendre~~ participer. La forêt invite et se refuse, toutes les couleurs se sont faites oiseaux, et papillons, toutes les forces feuillages et bêtes. Un cri invraisemblable comme un gong frappé part d'une branche. Ce sont les cris royaux qui se lèvent parfois sur le concert indistinct des bêtes secondaires. Et je m'arrête à chaque pas, tâchant en vain de discerner une des formes qui donne naissance à ces cris. Mais voici justement que des ~~EXERERER~~ (vertes perruches) traversent en hurlant le ciel de mon chemin. Et parfois les <sup>fromages</sup> ~~lianes~~ où des lianes n'ont pas pu s'attacher dressent leurs gigantesques fûts blancs vierges de feuilles jusqu'aux rameaux de leurs cimes élargies.

Un nouveau cri vient de naître comme d'une corde de basse frappée à intervalles réguliers. Il me semble que c'est ici l'atelier de Vulcain, où sont <sup>essayés</sup> ~~essayés~~ les formes et les

*est maintenant*

cris de tous les êtres de la terre. ~~Je~~ ~~maintenant~~ Je viens de ramasser au pied d'un arbre la statue sans jambes, sans bras et sans tête d'un Vishnou abandonné. Dans l'entrecroisement des deux hautes et fortes branches d'un fromager un arbre voisin s'est ~~insinué~~ <sup>insinué</sup> et par delà j'aperçois en plein milieu de la forêt ~~les~~ <sup>les</sup> ruines. Mais à peine ai-je mis le pied sur la chaussée j'entends au fond du bois une espèce de rugissement effrayant. Je cherche où j'ai entendu ~~les~~ <sup>en</sup> pareils ~~et maintenant je~~ <sup>de</sup> suis sûr que c'est une panthère qui ~~m'a vu~~ <sup>me</sup> j'imagine ~~des~~ <sup>des</sup> ménageries foraines) et mon corps est couvert de sueur j'ai peine à continuer je fixe la forêt rien n'y bouge. le rugissement ne s'est pas renouvelé. J'avance, mais plus très disposé aux poésies de tout à l'heure., je suis seul et sans arme, mais <sup>comme</sup> il est impossible que j'avoue ma peur puisque le temps m'est mesuré, j'avance quand <sup>même</sup> tremblant de peur.

A droite et à gauche, deux flaques, la forêt inondée des troncs d'arbre en sortent, des branches cassées des feuillages <sup>morts</sup> ~~les~~ les parsèment, les statues mutilées jonchent le sol. Je pense qu'à Saïgon on m'a dit que la panthère était le seul animal qui s'attaquât à l'homme. Pourquoi <sup>ici m'a tué aussi</sup> ~~M. Fontbeut~~ me ~~disait~~ il qu'elles se sauvaient? Je retourne en arrière, j'hésite à aller chercher le chauffeur. D'ailleurs sans doute il ne voudra pas venir. Je m'aperçois que je ne suis plus si prêt que jadis au sacrifice de ma vie. Je fais du bruit exprès rien ne se produit. J'avancerai donc, malgré moi. Mais les garoudas décidément ont cessé de m'intéresser. La sueur coule à grosses gouttes, on a appuyé

un énorme Vishnou aux bras cassés contre un arbre. ON a collé une tête par dessus et pourtant tout cela ne suggère ni l'abandon, ni la ruine. Au lieu de l'homme c'est la nature qui a pris possession de ce monde. Et par la porte ouverte j'aperçois deux troncs énormes. Un bruit suspect s'est produit de nouveau derrière moi comme une branche cassée. Je tremble d'effroi, maintenant les moustiques sifflent à mes oreilles, et tout de même les cris d'oiseaux l'épaisseur de la forêt, les pierres en désordre j'aime ce carnage et ces vainqueurs. Je passe la porte le sort en est jeté. Mais ne trouverai-je pas tout à l'heure le sentier gardé par la panthère encore cachée? Des piliers cassés couverts de ficus des blocs à terre un amoncellement partout de pierres sans formes et de chapiteaux décorés, puis entre deux murs tous droits et nus une autre porte plus petite et carrée qui donnent sur des chambres occupées par les racines gigantesques de deux fromagers. Par l'ouverture je ne vois qu'eux et ne soupçonne pas ce que ces temples me réservent. Mais je me retourne encore je vois encore la place où j'ai tremblé j'attends qu'apparaisse l'objet mystérieux et terrible de ma peur. ~~Presque pour m'assurer~~ presque pour m'assurer que je ne me suis pas trompé je souhaiterais de le voir. Le besoin d'être confirmé et la crainte du danger se partagent mon âme. Je glisse maintenant sur le moussu des dalles et me voici dans une grande enceinte bordée de fond d'ouvertures noires et de piliers couleurs de la vieille pierre. Tout le milieu de cette chambre ~~est occupé~~ est occupé par la brousse et les arbres énormes. Au dessus de moi les perruches font un vacarme infernal. Je remarque la racine aérienne d'un fromager. Elle se prolonge à l'air le long des ruines en une courbe d'au

moins cent mètres.énorme et serpentante je vois bien que sous prétexte de ne pas passer ici toute ma journée je ne vais pas tarder à rejoindre l'auto.Pauvre homme des grandes choses.Des naga-  
 gas moussus et représentant ~~XXXX~~<sup>non</sup> des serpents mais des divinités sortent du sol.Les oiseaux font un tel vacarme que je ne m'entends même plus penser maintenant .J'avance avec précaution je ne suis pas très glorieux à regarder.Mais l'épouvante dont je suis plein n'a pas diminué au contraire l'espèce d'adoration panique ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ où cette forêt me plonge.Des têtes et des torsos; mutilés effacés couverts de mousses et de lichens sont répandus partout comme des pierres et je remarque à l'entrée centrale devant le grand arbre une tête admirable et que j'aimerais avoir. *Serid* unité de ce boudha dans l'exubérance d'un ~~monde~~ en plein chaos de formation.Rien ici n'est encore individualisé,sauf des statues qui ne le sont plus.Ce qui n'était pas chaos l'est redevenu et je me retourne maintenant à chaque instant pas très rassuré d'être seul.Tout de même si la fièvre me prenait demain j'aurais vu ce spectacle le plus grandiose de ma vie. Mais maintenant les moustiques me dévorent et je n'ai rien regardé encore il est plus de quatre heures.Des apsaras plus massives trahissent que cet édifice est bien antérieur à Wat .Mais pourquoi la lourdeur est elle <sup>un</sup> signe d'archaïsme partout? Le tumulte des perruches est indescriptible J'ai fait du bruit avant d'entrer, j'en riais moi même.Et voici qu'au même moment un vacarme se livre comme d'une voiture qui passerait à toute allure:oiseaux ~~XXXXXXXXXX~~ singes ou chauves souris.Je décide de retourner je pars dévoré de moustiques et de peur.

Takéo ce n'est même plus un sentier qui m'y mène une vague ligne qui serpente au milieu de la haute verdure. Du pied j'a perçois le temple nu sec ~~dé~~épouillé et parceque trop soigné il à l'air abandonné. Je passe du conte de fée aux oeuvres humaines Tout cela d'ailleurs également fabuleux. Une odeur sucrée flotte à hauteur d'homme, de jasmins de tubéreuses il ne manque plus maintenant que des serpents à la fête.

Et voici toute la construction devant moi. De profil elle ne donne plus <sup>cette imp</sup> ~~une~~ expression de lutte tragique que j'ai eue à Ta Prohm. C'est un amoncellement de pierres d'une géométrie admirable, il n'ya pas une courbe ici tout est droites <sup>et</sup> ~~et~~ angles droits. Quand je songe à Angkor Wat cette diversité m'émerveille Ici c'est le temple nu la sèche rigueur mathématique, et l'absence de décoration rehausse encore cette splendeur. Des escaliers aux marches trop hautes presque verticaux mènent au sanctuaire supérieur, le long duquel s'étendent des murs pleins aux fausses fenêtres, à colonnettes. Il n'y a pas un arbre mais partout, une invasion de petites plantes vertes qui dressent leurs tiges, verticales comme un concert d'humbles adorations. Grâce à cette abondance verticale la joie régne encore dans ce monument ~~dé~~épouillé, J'avance et je grimpe tremblant de glisser avec ma patte boiteuse, et mon bâton, je ne sais quel sentiment m'anime c'est comme si en moi un abîme fut ouvert, que j'eus besoin de combler et je précipite au fond de moi toutes ces nouveautés de la terre

Un cri se répète d'une tendresse plaintive comme d'un enfant qui pleure, quel singe ou quelle perruche imagine une telle douleur ?

Je traverse le fossé qui sépare l'enceinte extérieure de celle même où est enfermé le temple. Je ne sais quels restes



avec un peu de la grandeur des fortifications cyclopéennes, de Syracuse. Je ne voulais <sup>pas</sup> grimper jusqu'au sanctuaire central m'y voic~~iet~~ et payé de mes peines. Sous une espèce de couverture de palmes sèches un bouddha d'or au milieu d'un chaos de bouddhas divers dont l'un est bleu, et l'autre très mince et fin. Mais ~~pour~~ pour voir tout cela il m'a fallu escalader la tour par l'extérieur, gymnastique périlleuse avec cette jambe boiteuse. La même trépidation d'oiseau géant m'accueille<sup>u</sup> mais cette pyramide centrale sans toit/soutenue sur quatre massifs de blocs énormes dont quelques uns semblent même n'être pas taillés <sup>avec</sup> ~~avec~~ ces quatre ~~ou-~~ ouvertures <sup>carées</sup> que quatre autres ouvertures précédent ~~est~~ est d'une sobriété et d'une puissance Eschyléennes. Le long de la chaussée j'ai trouvé des phallus énormes, en voici un encore avec la double courbe au sommet Ce temple était bien le temple de la vie dédiée au linga de Civa. L'ombre gagne la forêt, Dans dix minutes la nuit aura repris possession de ces terres. Les oiseaux ~~ne~~ ne crient plus la forêt n'est plus maintenant traversée <sup>que par ce</sup> strident sifflement <sup>continu</sup> des cigales. Mais arrivé avec <sup>quelle</sup> peine au bas de l'escalier, surprise je trouve un boeuf à bosse accroupi au mouvement de jambes d'une liberté admirable. Bête du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle et qui semble être chaldéenne.

Un dernier escalier le plus dur me reste à descendre le paradis supérieur était décidément d'un accès difficile d'ailleurs je suis sûr qu'il ya là une image des épreuves du sage. <sup>Dehors</sup> ~~Des~~ débris de feuilles mortes jonchent le sol, c'est un paysage de soir d'automne,



européen

Portes de la victoire Il fait presque nuit La surprise de ce deux files de géants tenant leurs nagas gigantesques, ~~en~~ a quelque chose d'effrayant, la splendeur de ces ~~gigantes~~ grandes figures vient surtout de la largeur avec laquelle elles sont traitées

Blocs à peine dégrossis, visages à larges plans, corps réduits et qui pourtant semblent immenses ce sont sans doute les plus belles sculptures <sup>que</sup> j'aie vues à Angkor, Mais ~~ne~~ ne fais que passer. Démons domptés et dont la défaite est sensible, ce sont les rois enchainés de la jungle. De nouveau le Bayon au crépuscule c'est un polype de corail figé vivant dans un coin de ce bois. *ainsi depuis hier* Je reconnais des signes, *africains* égyptiens, chaldéens et même des cyclopes, ce pays ne serait il pas le premier atelier des arts humains?

*J'ai arrêté sans doute  
qui finit. 26*